

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

N° 9 - MARS 1981



Voici, avec le numéro 9, la troisième année de parution régulière de la troisième série de notre Bulletin (le premier numéro de la première série remonte, lui, au mois d'octobre 1970 !). A la suggestion de plusieurs de nos membres, nous avons cherché à en varier le contenu. Outre les comptes rendus traditionnels de nos sorties et conférences et la rubrique des notules tenue par Madame Foix, ce numéro vous présente divers articles dont certains, comme la chronique des vieilles rues se poursuivront régulièrement. Nous souhaitons vivement aussi que ceux d'entre vous qui détiennent des renseignements ou des documents sur tous sujets concernant le vieux Grenoble (le terme de vieux pouvant remonter jusqu'à un fort petit nombre d'années !) nous en fassent part. Ils pourraient enrichir une chronique déjà établie, ou alimenter un « courrier des lecteurs », notamment par l'échange de demandes et de réponses en une sorte de « coin des chercheurs et des curieux ».

Nous attendons également vos suggestions pour compléter le contenu de ce qui, de plus en plus, doit devenir **votre** bulletin !

R. BORNECQUE.

chronique des vieilles rues autour de la place Lavalette

Notre sortie de mars 1980, qui nous a notamment conduits place Lavalette, va me servir de prétexte pour évoquer l'aspect ancien de ce quartier. A l'époque romaine, il s'agissait de terrains vagues plus ou moins séparés de la ville par une dépression marécageuse souvent inondée par l'Isère. De la porte Viennoise au pont (emplacement du pont suspendu) le début de la route de Vienne et de la Savoie s'incurvait devant le rempart flanqué de tours : la rue Chenoise en perpétue le tracé. Malgré la contre-indication apportée par l'humidité, des maisons s'élevèrent peu à peu dans ce secteur et finirent par constituer, au Moyen Age, le faubourg

de l'Isle. Vers la fin du XIV^e siècle, un segment de rempart, greffé sur l'enceinte de la ville à hauteur de la cathédrale, assura la sécurité de ce nouveau quartier. La tour de l'Isle en marquait la fin et son pied plongeait directement dans l'Isère. Outre les maisons, on voyait dans ce secteur un couvent des Frères Mineurs ou Franciscains, établis là au XIII^e siècle. Leurs locaux servirent d'ailleurs à abriter l'Université un instant ressuscitée sous l'énergique impulsion de Pierre Bücher au milieu du XVI^e siècle. La tour elle-même servait d'Hôtel de Ville.

Suite page 2

rappel :

Assemblée Générale

JEUDI 2 AVRIL 1981, à 18 h 15, à la Maison du Tourisme (1^{er} étage)

Si vous ne pouvez venir, pensez à nous adresser un pouvoir.

Lorsque Lesdiguières se fut rendu maître de Grenoble en 1590, on sait qu'un de ses premiers soins fut de faire de sa capitale une ville forte. L'édification d'une citadelle faisait partie de ce programme. La vieille tour de l'Île en fut le pôle. Les bâtiments environnants furent soit détruits, soit utilisés comme casernes ou entrepôts. Une enceinte rectangulaire aux bastions d'angle pointus l'entoura, dont un des côtés était constitué par l'enceinte même de la ville. Un fossé s'étendait en avant des courtines : il occupait, entre autre, la plus grande partie de l'espace de l'actuelle place Lavalette, dont le niveau a, bien évidemment, été très fortement surhaussé pour former rampe d'accès au pont édifié en 1866. La grosse échauguette ronde qui marque l'angle du quai est la dernière à survivre. L'entrée principale était située sur la face sud (actuellement rue Frédéric-Taulier).

Les immeubles qui donnent sur la place Lavalette datent dans leur ensemble du XVII^e siècle : longues façades grises, fenêtres hautes et étroites, parfois un sobre encadrement de porte en pierre de taille, comme au n° 4. Si l'extérieur en est quelque peu rébarbatif, il ne faut pas oublier que le revers donnait sur des jardins, comme c'est le cas de l'hôtel aujourd'hui occupé par les Sœurs de St-Vincent-de-Paul (n° 6. La date annoncée sur la plaque est fautive d'une bonne centaine d'années !). Comme c'est souvent le cas, les escaliers sont d'intéressantes réalisations architecturales. Tantôt il s'agit du vieux système employé au XVII^e siècle des volées droites en retour sur elles-mêmes et associées à de puissants jeux d'arcades et de balustres

de pierre (n° 8, cure de la cathédrale, n° 4 entrepôt des magasins Chatin). Tantôt le montage est d'une grande légèreté, les marches accrochées aux murs de la cage laissent un grand espace libre, facilement saisi à travers la transparence des rampes en fer forgé aux souples lignes Louis XV (escalier des Sœurs de St-Vincent-de-Paul).

Un mot encore des deux rues qui débouchent sur la place Lavalette. Très en contrebas, elles se trouvent maintenant protégées de l'Isère par le quai qui forme digue. Mais on conçoit combien, auparavant, la ville se trouvait livrée à la menace des inondations. La rue du Pont St-Jaimes s'est d'abord appelée rue de l'Île et se prolongeait jusqu'à la tour. Rebaptisée rue Saint-Jacques en raison de l'hôpital de ce nom fondé en 1329, ce vocable se déforma en Saint-Jaimes, cas fréquent en langue d'oc (exemple similaire à Valence). Finalement, elle devint rue du pont Saint-Jaimes du fait d'un ponceau de pierre par lequel elle franchissait le Verdaret, alors à ciel ouvert. La rue Abel Servien qui bordait immédiatement l'Isère par une berge herbeuse portait, comme l'actuelle place Lavalette, le nom de Beullerie, puis du Bœuf, en raison d'un abattoir (ou beullerie) situé à proximité. Un texte de 1840 nous informe que cette rue était peuplée de chamoiseurs qui couvraient le pavé de poussière de tan. C'était la grande époque de la ganterie ! C'est en 1866 qu'on lui donna le nom du diplomate français Abel Servien (1593-1659), propriétaire du château de Serviantin à Montbonnot, et qui fut l'habile négociateur des traités de Westphalie (1648).

Robert BORNECQUE.

Bibliographie :

Le Monde Alpin et Rhodanien

Le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et le Musée Dauphinois concourent à la parution d'une revue consacrée à l'ethnologie, ou plus simplement aux arts et traditions populaires. Le Comité de rédaction compte la plupart des spécialistes régionaux comme J.-P. Laurent et G. Tuillon pour Grenoble, l'abbé Hudry pour la Savoie, Augusto Doro pour le Piémont, etc. La direction est assurée par le fin connaisseur de ces questions qu'est Charles Joisten. D'une impression soignée, sur papier glacé, doté d'une abondante illustration (photos, croquis), chaque numéro de ce bulletin trimestriel (format 18 x 24) traite soit d'un sujet unique (numéro double 3 et 4, 1980, consacré à Lus-la-Croix-Haute), soit de thèmes divers (numéro double 1-2, 1980 : faïence et faïenciers de Grenoble et La Tronche. La grève de 1907 à Briançon. Aspects de la vie d'un bourg de la haute Cévenne Vivaroise à la fin du XIX^e siècle, etc.). Les traditions orales, les chants populaires, les formes de l'habitat, de l'outillage, du costume sont des questions souvent abordées pour les régions qui constituent l'ère géographique de la revue, le versant italien des Alpes n'étant pas oublié. Des chroniques et

comptes rendus bibliographiques complètent des sommaires très riches. Voilà une lecture que l'on ne saurait trop recommander à tous ceux qui s'intéressent sérieusement au passé de nos provinces (1).

Au moment de donner cet article à l'imprimeur survient la nouvelle de la mort subite de Charles Joisten, à 42 ans. Cet homme droit, discret et savant était pour moi un véritable ami et je ne saurais cacher mon émotion devant cette disparition. C'est aussi pour toute l'équipe du Musée Dauphinois, dont il était l'un des conservateurs, une perte qui sera bien difficile à combler. Charles Joisten laisse, malgré la brièveté du temps qui lui fut donné, une œuvre scientifique de grande valeur qui gardera son nom de l'oubli.

Robert BORNECQUE.

(1) Abonnement 100 F. Centre Alpin et Rhodanien d'ethnologie. C.C.P. Grenoble 975-01 M.

Rencontre avec le Docteur GAGNON

Henri Gagnon est une figure active et lumineuse qui évoque le ton du siècle à Grenoble. L'homme que nous montre le portrait de Jay, au Musée Stendhal, rayonne de cette bonté humaniste, animée par l'éclair amusé du regard. Il avait l'élégance du bourgeois cultivé et pétri par cette connaissance de l'homme à nu dans la souffrance, que le médecin découvre mieux que tout autre dans sa vérité.

Vers 40 ans, il connut une période d'activité intense : praticien en vogue, vie mondaine, mais familiale aussi. Dans la ville, très provinciale, qu'était alors Grenoble, les Raby et les Dolle, voisins, et ses lointains cousins, apportaient un air des Antilles.

Antoine Gagnon, le père d'Henri, son sixième enfant, achève la maison de la place Grenette, qu'il avait achetée en 1728 ; il était alors chirurgien-major de l' Arsenal de Grenoble (le nom d'« appartement Gagnon » lui est resté).

En 1764, Henri Gagnon est nommé co-directeur de l'Hôpital Général, qui se trouvait alors au bout de la rue Montorge, et où siègent le Prince-Evêque de Grenoble, le Premier Président du Parlement et d'autres personnalités de la ville. Pendant plus de six ans Gagnon sera fidèle à ses fonctions de Directeur de Semaine.

Il ne payait pas seulement de sa personne, mais aidait financièrement et généreusement à l'entretien de l'Hôpital. Il tranche aussi bien dans les détails pratiques : « On fera réparer les tours à filer et on ne fera faire à neuf que **ce qui est nécessaire** ». « Les directeurs sont priés de faire toutes les visites convenables dans les salles pour faire **toute la propreté** ». La bonté éclairée n'est pas la mollesse.

On se prend à admirer cet homme qui a perdu sa femme — jeune encore — et qui voit mourir sa fille et sa sœur, son petit-fils éloigné de lui, sans être pour autant amer, mais attentif à soulager son prochain. Il fut parmi les pionniers à inoculer la vaccine.

La vie mondaine du Dr Gagnon va s'intensifier en même temps que sa vie de citoyen notable. Il fut un des fondateurs de la Bibliothèque Publique (appellation toujours visible sur la grille Passage du

Lycée, où fut transféré le portail de l'ancien Evêché). Il fait remarquer à la Municipalité (déjà !) que les revenus accordés à cette bibliothèque naissante sont « réduits ».

Le temps passe, la période révolutionnaire aussi. Grenoble prend un autre visage ; tout le monde veut vivre mieux.

Le Docteur Gagnon ne suit pas à St-Robert le transfert du Dépôt de mendicité de St-Joseph. Par les soins du Préfet Fourier, l'Ecole de chirurgie et de médecine sont recrées à Grenoble ; par décret impérial, les Docteurs Laugier et Gagnon, Silvy et Billerey sont nommés professeurs. Le grand-père de Stendhal prononce un discours le 28 août 1804 quand la société de Médecine tient sa séance publique « dans le salon à la grecque de la Préfecture », en cet ancien hôtel de Lesdiguières, là où se trouve ce portrait parlant au milieu du Musée Stendhal. L'histoire a d'étranges rapprochements.

Cet homme solide et sanguin est toujours alerte. N'a-t-il pas été jusqu'à Ferney voir Voltaire qu'il admirait ?

En 1808, à la distribution des Prix des chirurgie, médecine et pharmacie, il parle de « l'ensemble de la médecine et de la science de l'homme » et prévoit la vulgarisation de cette science, tenue assez secrète jusque-là. Il était encore, à 80 ans, vice-président d'une école secondaire. Il devient Président de la Société d'Agriculture et traite du boisement des forêts en Dauphiné. Il était correspondant de Lamarck, à Paris, pour la Météorologie.

Mais le 20 août 1810, son discours est « succinct » pour esquisser la vie d'Hippocrate et sa doctrine : « Par 80 ans de vertus et de service il est lui-même l'image vivante du patriarche de Cos qu'il célébrait ». Nous pensons qu'avec ses échanges dans ses relations entre les malades et lui, les élèves et les beaux esprits, le Docteur Gagnon s'était créé une sorte de bonheur. Et c'est bien son petit-fils, Henri Beyle-Stendhal, qui fut l'héritier moral de ce médecin ; supérieurement grenoblois, peut-être, mais plus largement humaniste.

M.-H. FOIX.

Notules

Le 22 janvier, M. Germain, notre vice-président, a impressionné son auditoire avec « Les pierres qui parlent », pierres que l'on découvre, devant lesquelles on passe, sans les voir. M. Germain nous fait connaître leur lieu de repos précis et le message qu'elles nous transmettent fidèlement à travers les siècles. Qui se souviendrait, sans cela, du passage des Romains dans les lieux les plus divers du Dauphiné ? Nous allons en revoir quelques-unes (à Morestel, par exemple) et en protéger d'autres, comme à Eybens, où, paraît-il, plusieurs visiteurs s'arrêtent pour la lire. Merci, M. Germain !

*
**

Nos adhérents ont si bien répondu à notre appel que nous pouvons montrer un panneau intéressant reconstituant la Fontaine-au-Dauphin de la place

Ste-Claire. Nous sommes d'ailleurs satisfaits et reconnaissants à la Municipalité qui vient de la reconstituer dans la copie exacte de son origine. Elle doit dater des années 1885-95, d'après les photos et photocopies de dessins que nous avons reçus. A tous, merci !

*
**

Sur la place de Bérulle, le Restaurant des Deux Platanes ne devrait pas se contenter de voir leur ombre masquer la façade lépreuse, cette façade, qui est, en partie, celle de l'ancien Couvent-Hôpital de la Madeleine, elle mérite d'être entretenue. Mais tout le Vieux Grenoble attend depuis longtemps ce qu'il mérite. On va s'occuper de la maison, dite de Vaucanson, et peut-être, éclaircira-t-on quelques cours, ces jolies cours ornées, qui avaient inspiré le crayon de Diodore Rahoult.

M.-H. FOIX.

une maquette de Grenoble vers 1840

Ce texte résume brièvement une communication faite en novembre 1980 à l'Académie Delphinale et publiée dans le Bulletin de cette société. Nous pensons qu'il est de nature à intéresser nos adhérents.

Sur l'initiative de Louvois, Louis XIV commença, en 1668, à constituer au Louvre une collection de maquettes de places-fortes construites dans les provinces récemment conquises par nos armées. La série s'accrut peu à peu et la plupart des régions de la France et même quelques pays étrangers se virent représentés par une ou plusieurs citadelles ou villes fortifiées. Transportée vers 1750 dans les combles des Invalides où elle se trouve encore, la « Galerie des Plans en Relief » est aujourd'hui ouverte au public en annexe de la visite du Musée de l'Armée. Les derniers plans construits remontent au Second Empire. Actuellement, l'atelier, bien réduit, essaie seulement d'assurer l'entretien délicat de cette précieuse collection. Pour le Dauphiné, on peut voir un plan de Fort-Barraux et un du château d'Exilles (en Piémont depuis 1713), fabriqués à la fin du XVII^e siècle. Les places d'Embrun, de Montdauphin, Briançon et Fenestrelle (cette dernière non visible, parmi les très nombreuses pièces gardées en réserve faute de place pour les exposer) furent exécutées au XVIII^e siècle. Enfin la grande maquette de Grenoble a été mise en chantier en 1838, afin notamment de montrer les vastes travaux de fortification qui s'achevaient autour de la ville et à la Bastille.

Ce plan en relief mesure 8,20 m sur 7,25 m de côté et représente autour de la ville elle-même plusieurs kilomètres carrés de terrain, par exemple une bonne partie du Rachais, les faubourgs à l'ouest jusqu'à Pique-Pierre, au nord-est jusqu'à la croix de Montfleury, au sud jusqu'à la Capuche. Réalisé comme tous les autres à l'échelle du 1/600 (1 centimètre de la maquette représente 6 mètres de terrain), ce plan est constitué de blocs de bois juxtaposés dont la surface reproduit les accidents du relief. Les ou-

vrages de fortification, les maisons, églises et monuments figurent à leur place avec tous leurs détails, sculptés sur de petits cubes de bois ou dessinés à la plume sur leur surface. Le souci d'exactitude était poussé au plus haut point. Les archives du Musée conservent plusieurs mémoires d'un colonel du Génie qui décrit avec soin (en ajoutant en marge quelques croquis très nets) la nature des toits, la forme des cheminées, la couleur des façades, le pavé des rues, la teinte des eaux, différente pour l'Isère, le Charmeyran ou le Verdaret. La végétation a fait l'objet d'enquêtes semblables et les maquettistes, à l'aide de soie verte, de fil de fer, de sable, de colle, ont pu reproduire avec une vérité stupéfiante les prés, les cultures, les arbres et les bosquets. Des échantillons des divers bancs calcaires du Rachais permirent aux techniciens un respect absolu de la vérité ! Au fil d'une lecture pleine d'intérêt pour quiconque veut s'informer du vieux Grenoble, les mémoires nous décrivent l'abondance des vignes parfaitement entretenues, sur toutes les pentes, grâce à la méthode des hautains, sortes d'espaliers tendus entre les troncs des cerisiers. Ainsi la même terre fournissait-elle trois récoltes : les fruits des arbres, les raisins des vignes et les grains ou légumes cultivés à leur pied. On n'en finirait pas de s'attarder sur les remarques concernant le pittoresque des fermes du vallon de Narbonne, l'obscurité des cours d'immeubles, la parfaite égalité du nouveau pavé des rues (ce que confirme Stendhal dans les mémoires d'un touriste) ou l'abondance des fausses fenêtres peintes sur les façades où règne, nous dit-on, une teinte rougêatre cuivrée.

On ne saurait trop recommander à chacun de se réserver, lors de son prochain voyage à Paris, une heure pour visiter cette émouvante galerie qui nous offre, « à vue d'oiseau », une véritable résurrection des villes de France et notamment de Grenoble, un des chefs-d'œuvre de la collection.

R. BORNECQUE.

artisans autour de nous

On nous a demandé de faire connaître des artisans ; nous ouvrons donc, avec reconnaissance, cette rubrique.

Voici un ménage des plus actifs : Claude Viguier répare avec art, et dans la joie, les tableaux, allant de la retouche délicate au rentoilage précis, donnant la prolongation de la vie aux œuvres qui vous sont chères. N'hésitez pas à passer à travers l'hô-

pital des vieux meubles qui se trouve au rez-de-chaussée du 6, rue Dominique-Villars : le mari de Claude répare les meubles anciens ; vous montez courageusement un vieil escalier de pierre, et vous arrivez à l'atelier où travaille Claude. De plus, M. Viguier fut notre adhérent n° 2.

Les vieilles pendules sont adorables, mais leur intérêt est réduit si elles ne marchent pas : portez-les chez M. Petit, 16, rue Champollion ; avec une patience inouïe, il les examinera et les remettra en marche !

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 30 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h 30 - 18 h 30 (au lieu de 16 h 45 - 18 h 45)

PROJETS : MAI : Brangues - Morestel

JUIN : Eglises et châteaux de la Valloire

(journée complète)

} dates à fixer

Précisions dans la presse et aux permanences